

Armelle de Thé
Illustré par Zoé Le Gavrian

Merveilleux abandon

*Récit d'une expérience
humaine et universelle*

JouVence

Dans la même collection aux Éditions Jouvence

Au creux de nos manques, Hélène Mathet-Faure

Réécris ton histoire (avant qu'elle flingue ta santé), Valérie Broni

Corps libre, cœur sauvage, Patricia Olive

Le Livre des secrets de famille, Caroline Derumigny

Éditions Jouvence

Route de Florissant, 97 – 1206 Genève – Suisse

Site Internet : www.editions-jouvence.com

E-mail : info@editions-jouvence.com

Catalogue gratuit sur simple demande.

© Éditions Jouvence, 2026

ISBN : 978-2-88984-114-1

Correction : Céline Dutt

Couverture : Charlotte Thomas

Illustration de couverture : Zoé Le Gavrian

Mise en pages : Frank Pitel

Tous droits de traduction, reproduction et adaptation réservés pour tous pays.

*À Capucine, Zoé, Hector, mes trois enfants.
Que ces pages soient pour vous une clé,
le reste de l'histoire vous appartient...
Merci d'être ces trois merveilles toujours auprès de moi.*

*À toi, Georges, premier de la lignée nouvelle,
ce qui m'a fait souffrir est devenu un cadeau.
Tu portes en toi cette liberté d'être que nous avons
mis des générations à conquérir.
Elle est tienne. Entièrement.*

SOMMAIRE

1. Genèse	7
Pur esprit	9
Maudite cellule	13
Vivre cachée	18
Panique à bord	21
Expulsion	24
Mérado	28
Madame Crinet	31
Docteur Maboul	34
Yvette	38
René	44
Sœur Anne Gabrielle de l'Enfant-Jésus	49
Robert	55
Isabelle	58
Harpocrate	63
Nouvelle lune	66
Jules et les autres	71
Dernier sourire	76
Marie Armelle, Noël, Élisabeth	81

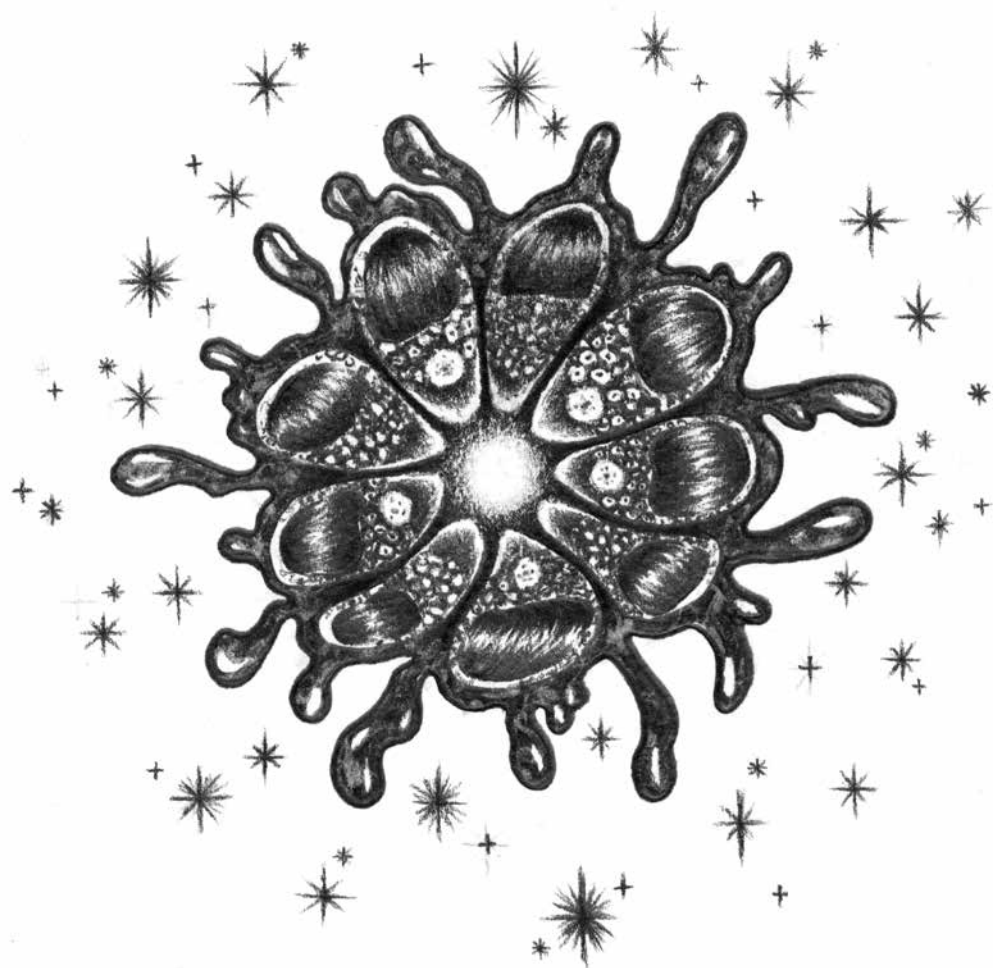
2. Une famille	87
Point de départ	88
Rude réalité.....	92
Burlin	98
Étrange sensation.....	104
L'ogre.....	108
Adolescence	119
Jérôme Bellay.....	131
Mariage.....	137
Juanita	147
Rencontre	162
Le prix à payer	174
Martine.....	179
Trou noir	185
Furcula.....	191
 3. Une réunification	 201
Suzanne	202
Abandon et autres choses.....	219
Jehan.....	228
Corps.....	235
Madame Langer.....	242
Mon Lion	255
Née de deux mères	262
Enfin moi-même.....	273

1

Genèse

*C'est toi qui as formé mes reins,
qui m'as tissé dans le sein de ma mère.
Je te loue de ce que je suis une créature si merveilleuse :
tes œuvres sont admirables, et mon âme le reconnaît bien.
Mon être ne t'était pas caché lorsque j'ai été fait dans un lieu
secret, tissé dans les profondeurs de la terre.
Quand j'étais sans forme, tes yeux me voyaient.*

Psaume 139, verset 13-16 — Ancien Testament



PUR ESPRIT

Impalpable, sibylline, énigmatique pour les humains qui me classent dans la catégorie des hypothèses, je suis l'anti-matière par excellence, cette « autre chose » qui définit l'être dans toutes ses dimensions, ce souffle de vie indispensable à toute existence. Si proche du divin, tout ne devrait être que jubilation, pourtant, il n'en est rien. Sans mains, sans bouche, incapable de bouger ou de sentir la moindre odeur, je n'ai pas de poids. Pas la moindre ébauche d'un corps charnel en vue. Pourtant, quelque chose en moi veut mordre dans une pomme, entendre une porte claquer, sentir le froid d'un carrelage sous des pieds nus. Tenu en échec par les sphères terrestres qui m'ignorent, je déprime.

Ils sont là, en bas, ces êtres humains que j'envie tant. Je les regarde depuis si longtemps que j'ai fini par connaître leurs manières : la façon dont ils serrent les mâchoires quand ils ont peur, dont ils rient plus fort que nécessaire quand ils sont embarrassés. Je désire tant être ça. Je veux leur pesanteur, leurs contradictions, leurs maladresses, ce corps qui tombe malade et qui guérit. Ce monde de matière ne me fait nullement peur, bien au contraire. Mes dispositions à son encontre n'ont pas de limites, mon acharnement à vouloir pratiquer la langue des hommes s'apparente à une obsession dévorante dont il est difficile de se libérer. Ici,

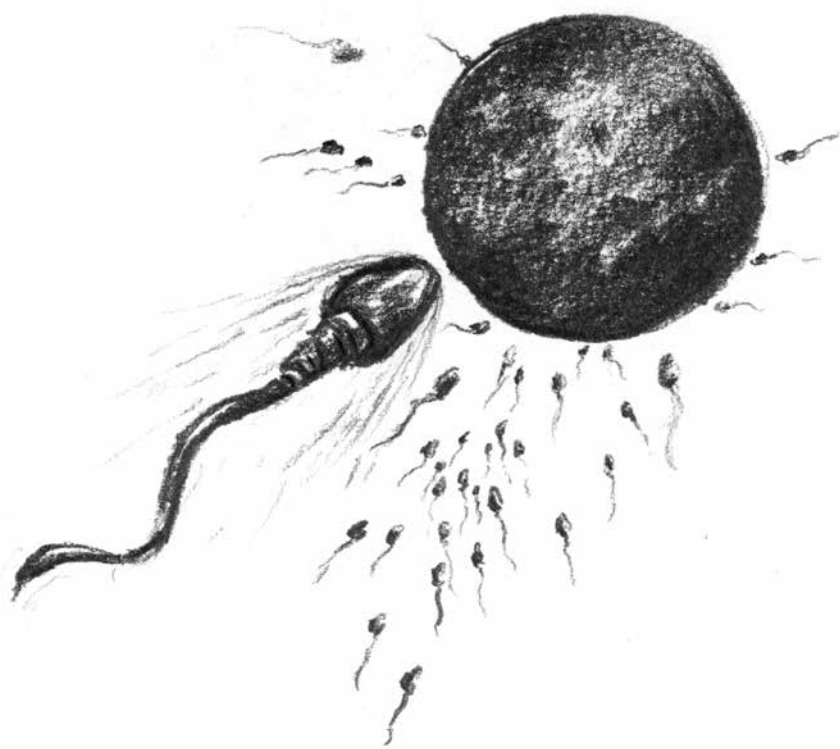
dans l'au-delà, tout est propre. Silencieux. Sans aspérités. Cette perfection me pèse comme une pierre. J'ai si hâte de descendre.

J'ai beau chercher, mais rien ne me vient, pas le moindre argument. Aucune preuve irréfutable pour affirmer avec aisance que tous humains, avant d'être matière, est une dimension indicible et céleste. Cette existence non physique, je ne peux que la regarder en face. Je la sais sans concession, sans compromis, sans négociation. Vous l'aurez compris, je ne suis pas un ectoplasme comme les autres, et même s'il est étonnant de lire les mots d'une âme sans enveloppe, le cœur a ses raisons que la tête ignore. Chercher à sonder l'impénétrable serait une perte de temps ! Accepter sa non-maîtrise, croire en la véracité d'un monde inexprimable et se laisser glisser dans le mystère de toute vie.

Cet état indicible, somme toute intense et extraordinaire, doit prendre fin. Dans l'au-delà, les mots n'ont aucune consistance, ils ne sont en rien libérateurs, je suis à bout. Et à la longue, ce monologue devient stérile. Mon parcours résonnera-t-il auprès des gens rencontrés, aimés ou non ? L'inconfort de mon histoire poussera-t-il mon entourage à s'entendre, à se lire en profondeur, à apprécier ma singularité ? J'ose espérer qu'il nous connectera, qu'il nous libérera de nos secrets les plus intimes et qu'il nous ouvrira les portes de notre « moi intime ». Toutes les forces de l'univers sont en nous. Au fil de ce temps terrestre, c'est nous et nous seuls

qui fermons nos yeux et pleurons du noir qu'il fait en nous. Qui ne cherche à savoir ce qu'il est intimement ne peut vivre pleinement.

L'universalité de ma réalité me presse, il est temps de me confronter à la parole vivante et fugace, à l'écriture silencieuse et durable.



MAUDITE CELLULE

La tête plaquée contre la vitre d'un métro bondé, une jeune fille toute prête à me matérialiser semble en bout de course. Les allées et venues de son persécuteur lui brûlent encore les intérieurs, il faut dire qu'hier, le vicieux n'y est pas allé de main morte. Impossible de passer à autre chose : une douleur lancinante et tenace lui ronge le thorax, inspirer est une morsure quasi mortelle qui lui coupe le souffle. Son cœur bat vite, trop fort. Comment parvenir à se calmer dans cette foule qui l'opprime ? La sonnerie du wagon vient de se déclencher, la fermeture des portes est imminente, si la jeune fille veut retrouver ses esprits, sortir sur-le-champ est sa seule issue.

Je la regarde avancer d'un pas étouffé sur le quai ; incapable d'aller plus loin, elle vient de s'agripper au mur. Imperturbable, malgré ma nervosité, je ne me suis jamais sentie aussi prête. M'incarner et devenir un être corporel est à présent presque palpable. Doucement, celle dans laquelle il va me falloir prendre place se laisse glisser le long des carreaux noirs de pollution : s'asseoir, retrouver une respiration normale, réfléchir. Cela fait maintenant plus d'une heure que je la scrute, sans pitié. Cette adolescente me paraît si périssable, elle ressemble à la plus éphémère des créations. Que cela peut être douloureux de s'imaginer en elle ! Je n'ai

aucune hâte de la rejoindre. Pourtant, elle va être ma mère. Quelle obscène fatalité !

Dans quelques secondes, je vais quitter le ciel, naître au monde et devenir cette dimension d'achèvement dont rêve tout ectoplasme. Me voilà au seuil d'une vie peu commune, en passe d'ouvrir les coulisses de ces étapes marquantes qui l'ont rendue possible. Comment ne pas me faire le serment de m'attacher à être honnête et impartiale, à n'endosser, surtout, aucun rôle ? La tâche sera rude, trouver les justes mots, subtils, qu'importe ! Puisque Dieu m'a donné le don de la parole, j'ai le devoir de m'en servir. Par avance, cela m'enivre.

Il fut un temps où je n'étais qu'esprit ; enfin je vais être chair.

À neuf heures cinquante-sept minutes et trente-quatre secondes, l'ado sort du Bazar de l'Hôtel de Ville. Sa démarche est assurée, sur son visage, je peux voir qu'elle n'a plus peur : dans sa poche, ses doigts serrent un cadenas. Ma promesse s' imagine déjà vivre la tête haute. Demain, elle sera partie. Loin de son vieux salopard, comme aime à lui dire sa mère. Mais le destin ne l'entend pas ainsi. Agacé par ce projet tout à fait improbable, le maître des horloges enrage. Pourquoi s'énerver de la sorte ? Au fond des entrailles de la petite nagent des milliers de spermatozoïdes : quoi de plus simple pour lui que de déclencher une ovulation ?

Sans remords, le Créateur de toute vie va m'abandonner à cette vie terrestre, me personnifier dans ce corps. Inutile de

me torturer l'esprit, celui qui tient l'avenir du monde entre ses mains est en pleine intervention. De son doigt inquisiteur, il cherche dans l'essaim de spermies l'élue capable de féconder ma part féminine. Ma mise en orbite est imminente, le plus corrompu des spermatozoïdes vient d'être démasqué. Me voilà programmée. Subitement, le gamète de mon géniteur est invincible. Rapide, rusé, enorgueilli d'une volonté presque humaine, il se voit déjà au fond du salpinx de l'adolescente. Mon quasi-père exulte de fierté. Devant lui, un ovule est à la dérive. Il se sait le premier ! Tergiverser serait risqué, alors sans perdre de temps, il le percute et se met au travail. Avec vigueur, son long flagelle claque l'air utérin. Une, deux, trois, quatre tentatives, rien n'y fait. Pénétrer cet œuf qu'il envisage depuis les premières secondes de sa mission s'avère plus délicat, et la manœuvre est épuisante, il se pourrait qu'il flanche. Mais ma part masculine est déterminée, elle n'a pas dit son dernier mot. Quelques va-et-vient, quelques coups de fouet, enfin, mon père perce ma mère. À moitié introduit, il jubile, donner l'ultime assaut est pour lui d'une simplicité enfantine. Il connaît la musique ! Être le maître, tyranniser l'autre et le forcer pour le posséder est sa nature profonde. Satisfait de cet heureux dénouement, il abandonne sa queue et referme rapidement le passage. Les dés sont jetés : un nuisible vient de fourrer la moitié de ses chromosomes dans l'ovule d'une innocente.

Pour l'heure, inutile d'en parler ! On ne peut échapper à son destin, même s'il vous précipite dans votre propre chute et qu'il vous enferme dans le péché. Quand bien même ma destinée s'annoncerait sans intérêt, se mettre en vie est follement décoiffant ! À ce stade, tout n'est encore que pure biologie ; me voilà déjà une magnifique boule. Entraînée dans une course folle, les millions de cils vibratiles tapissant les trompes de ma matrice me poussent vers ma raison d'être : l'implantation. Le tube dans lequel je glisse est étroit, les parois sont plissées et recouvertes de cellules filamenteuses. Dans l'intimité de l'innocente se déroule l'un des spectacles les plus extraordinaires de l'existence humaine, cerise sur le gâteau, j'ai le premier rôle. Mais tout a une fin, rapidement, j'entre dans l'utérus de ma génitrice, l'obscurité protectrice de son corps est rassurante. Mon excitation est à son comble, ma détermination affûtée, ce qui va se jouer est crucial. Il est de ma responsabilité de changer l'environnement des intérieurs de la jeune fille afin de réorganiser ses tissus en fonction de mes besoins. L'affaire n'est pas facile, la paroi utérine ne cesse de se contracter. Mais je n'ai pas le choix, percer les chairs de ma mère pour y sculpter mon futur habitat nécessaire à ma croissance est obligatoire. L'élan de vie n'est-il pas, par précédent, bon, estimable et un merveilleux conseiller ? En moins d'une heure, je prends ma place. Aucune anomalie ne viendra contrecarrer mes plans.

Maintenant que je suis là, j'y reste.



VIVRE CACHÉE

Planquée tout au fond du ventre de « ma mère », mon évolution est phénoménale. En moins de trente jours, je passe d'ovule fécondé à embryon. Gros haricot, certes très handicapé, je ressemble à un vilain têtard. C'est si exaltant d'être un mollusque utérin ! Ce matin, quelque chose de nouveau bat dans ma poitrine. Pas tout à fait un cœur, plutôt une pulsation hésitante. Hier, il n'y avait rien. Aujourd'hui, il y a ça. Je n'ai pas encore de membres, pas d'yeux, et pourtant je ressens tout. Quand ma génitrice s'agite, court ou danse, tout tremble autour de moi.

Cela me disperse complètement. Et ne plus être concentré sur ce que je vais devenir, pourrait m'être préjudiciable. Déjà trois mois, le temps file si vite ! Depuis une semaine, en dépit du brouhaha ambiant, je distingue parfaitement le bruit que fait le flux sanguin dans son aorte. Peu à peu, ses variations émotionnelles et physiques n'ont plus de secrets. À chaque intrusion du dragon, je me tétanise et supplie mes anges gardiens d'adoucir cette visite. C'est indéniable, tout ce que ressent ma mère me pénètre, malheureusement pour moi, sa vie n'est pas simple ! J'ai beau lui envoyer chimiquement des alertes, les abus de toutes sortes sont nombreux, son déni est tel qu'elle n'éprouve rien, hélas ! Mais tout bien réfléchi, il est un avantage. Si la belle s'aperçoit de

ma présence, elle me fait sauter, c'est certain ! Alors, collée le long de sa colonne vertébrale, je m'interdis de bouger ! La formation de mes organes est un ravissement pour mon souffle vital. Il se délecte d'habiter la matière. Jour après jour, ma mission de vie éclot, telle une pivoine aux mille pétales, prête à s'épanouir au soleil de mon âme. Avec le temps, les choses s'aggravent : cigarettes, gras, sucre et petits verres de vin, rien ne m'est épargné. Pourtant, abuser des bienfaits de l'alcool n'était pas l'intention de ma mère ! Cela l'aide à quitter ce monde ; alors, en cachette, elle boit, elle boit, elle boit... Et elle s'en fiche. Heureusement, j'ai à mes côtés un être très courageux. Coincé comme moi dans ces entrailles déraisonnables, mon ami Gédéon le suractif a développé une inventivité sans limites, me protéger des imprudences de l'adolescente est sa mission. Dès ma conception, il s'est mis en action, notre amitié histologique est devenue le plus merveilleux des corps-à-corps. À l'aide de ses nombreuses molécules expertes, mon compagnon donne des ordres que ma conceptrice ne peut réprimer. À force de surveillance, Gédéon se transforme en parfait substitut. Jour et nuit, il répond à mes besoins et ne cesse de travailler à sa place : nourriture, nettoyage, détoxification. C'est lui et lui seul qui s'occupe de tout ; organe hors pair pour deviner le moindre de ses écarts, il anticipe toutes ses défaillances. Gédéon me connaît mieux que moi-même. Son attention et sa perspicacité pour que je devienne un beau bébé me bouleversent.

C'est une réalité surprenante à intégrer, mais je découvre que c'est bien le placenta de ma matrice qui me fabrique, et non elle, comme j'aimais à le croire. Tout près de moi, Gédéon me protège, et sa bienveillance me surclasse. Je ne suis pas en première classe, mais presque !

J'ai presque six mois, et ce matin, l'utérus de ma mère est démesuré. Mes vingt-huit centimètres et mes sept cent vingt-cinq grammes, ne sont plus un problème, j'ai une place folle. Une, deux, trois galipettes, impossible de résister. Si mes mains pouvaient applaudir, elles s'en donneraient à cœur joie. Indubitablement, quelque chose a changé. Ce petit miracle me rend l'existence bien plus confortable, je n'ai plus cette sensation déplaisante de divaguer. Et changement de taille : le dragon ne vient plus nous voir. Ma presque mère aurait-elle réussi à séquestrer le salopard dans sa chambre et à fuir ?

J'ai bien conscience que mon auberge n'a rien d'un palace, mais ce changement majeur va permettre à Gédéon de se reposer un peu et, pour le fan que je suis, le savoir plus léger est un immense bonheur.

Je vais enfin pouvoir sortir de ma cachette et me révéler !

PANIQUE À BORD

Les yeux fermés, les genoux contre le sternum de ma mère, j'ai les poings fermés. En suspension, je vogue au gré de ses déplacements. Cette bulle chaude est maintenant terriblement étroite, pourtant, c'est un cocon protecteur qui me berce. À chaque furtif moment d'éveil, je l'explore. Mon monde est sombre, sous mes doigts, une paroi m'entoure, elle tremble légèrement. Pour stopper les vibrations, je la pousse, mais rien ne se calme. Souvent, je suis dans le brouillard, dans un entre-deux, plus proche du sommeil que de l'éveil. Les prémices d'une conscience me traversent de façon fugace. Suis-je à ma place ? Une voix sourde et profonde se propage autour de moi, depuis le début, elle m'accompagne. Elle résonne, me titille, à chaque nouveau son, mes doigts se referment. Vite, je me laisse engourdir par la somnolence. Depuis quelles heures, une impression bizarre me tient le ventre. Des ombres rondes, rosées, diffuses dansent autour de moi, mon environnement n'est plus le même. Malgré mon temps spatial et temporel très confus, je ne peux ignorer ce qui se trame. La tête en bas, coincée dans un canal étroit et noir, une terreur profonde m'envahit. Cette vie à venir, vaut-elle le coup ? Au bout de ce tunnel, tout peut basculer. La diminution de mon espace utérin me fait mal. À cet instant très précis, il m'est impossible d'avoir le recul nécessaire pour

savoir si je dois sortir ou non. Suis-je capable de vivre ailleurs ? Quitter cette vie utérine me fait si peur ! Suis-je bien finie ? Bien incapable d'imaginer mon futur ou de lui donner telle ou telle orientation, je dois me rendre à l'évidence : m'en remettre à cette croyance spontanée qu'est la confiance serait sage. Brusquement, une décharge électrique me transperce les méninges. Comme un coup de tonnerre violent et lumineux, un son assourdissant envahit l'intérieur de ma mère. Une voix féminine vient de sommer ma génitrice de pousser, le col est parfaitement dilaté, l'expulsion approche. Autour de moi, tout s'éclaire, mes planètes se placent une à une dans mon ciel. Elles forment une magnifique constellation unique, si singulière. Mes belles étoilées sont mes futurs points de repère, ma navigation à venir n'en sera que plus facile. C'est bien joli de s'imaginer dehors, mais ici, rien ne se produit. Seul le long gémissement de l'adolescente résonne encore dans toutes mes fibres. Un silence assourdissant m'écrase de sa présence. Ce rien est vertigineux, je sens les battements de mon cœur tambouriner dans mon thorax. Que se passe-t-il ? Vais-je réussir à survivre à cette ultime épreuve ? Je n'ai jamais été aussi désireuse de voir l'extérieur, pourtant, mon corps débloque complètement, il veut se mettre en siège. Venir au monde est terrorisant !

Mon attitude puérile pourrait bien se révéler mortelle, j'ai des fourmis dans les mains, et mes pieds sont bleus. Dans ma poitrine, mon organe moteur est en arythmie, il s'épuise.

Ma boîte crânienne ressemble à un ballon de rugby. Je vais mourir ! La malice de ma conception serait donc plus puissante que mon désir de venir au monde ! Quel gâchis. Une énorme contraction vient de se déclencher, enfin, je suis poussée vers la lumière. Les portes de mon avenir sont là, au bout de cette galerie. À moins de sept centimètres, elles m'attendent et ne demandent qu'à s'ouvrir pleinement.

Il est temps de reprendre le contrôle : passer de mon état fœtal à celui de nourrisson n'est pas une option.

EXPULSION

Nous sommes le 27 juin 1967, un magnifique soleil engagé depuis deux heures dans une irrémédiable montée céleste brille de mille feux ; passer à la verticale du tropique du Cancer n'est possible qu'en été, alors l'étoile en fusion s'en donne à cœur joie. Orangé, à en être presque rouge sang, l'astre bouillonne de satisfaction. Indispensable, il se sait Père de toute vie. Ses rayons viennent d'effleurer le ventre de ma mère. Premières caresses chatouillantes d'un monde que j'ignore, mon Dieu, que cela est doux ! Il est sept heures quinze, la jeune banlieusarde trop pleine de moi est sur le point de me délivrer. Sa mamelle juvénile est dure, chaude et douloureuse, riche de lait. Elle n'attend que moi.

— Allez ! Courage, c'est presque fini. Le bébé n'est pas loin. Je vais compter, et à trois, vous pousserez très fort, explique une sage-femme penchée sur les parties intimes de ma mère totalement découragée par ce travail qui ne sert à rien.

Cet accouchement laborieux ne serait-il pas un signe ? Elle qui ne voulait pas de moi est à présent incapable de m'expulser. Surprenant ! Inutile de finasser, voilà la poche des eaux rompue, et sans ce liquide amniotique, une sténose utérine risquerait de m'étouffer.

— Le bébé est en souffrance, il doit sortir... Maintenant !

D'un geste rapide, la sage-femme attrape des gants en latex posés sur la table de travail. Sa main droite gantée de vert déjà dans les intérieurs de ma mère se saisit avec assurance de mon crâne. En moins d'une seconde, je suis retournée et en place. Me voilà sauvée. La volonté divine peut désormais accomplir ses merveilles. Un hurlement guttural et bestial envahit la salle, la future accouchée a enfin trouvé le courage pour pousser de toutes ses forces, la grande séparation approche. Douleur intense et aiguë, une ondulation spectaculaire me recouvre. Mon corps est écrabouillé, mon crâne déformé, j'ai la terrible sensation qu'il ne cesse de s'allonger. Mes poumons avides de ce premier souffle se préparent. Compressés contre la paroi génitale de ma mère, ils ont évacué le liquide dont ils étaient remplis. Il est sept heures vingt, me voilà dehors. Ma condition d'être terrestre attend cette première bouffée d'air essentielle à toute naissance... Aucun réflexe respiratoire ne se déclenche. Un trac abominable me submerge.

Stupeur, détresse physique et morale, je suis secouée à plusieurs reprises... Soudain, une inspiration brute et élémentaire me pénètre. Mes alvéoles viennent de s'ouvrir... Perception corporelle et temporelle si cruelle !

Que cela fait mal ! Adieu monde léger et aquatique, bienvenue lourdeur et pesanteur. Je pousse mon premier cri de nourrisson. Tout est fini, je suis en vie. D'instinct, je la cherche. Où est-elle ? À quoi ressemble-t-elle ? Quelle est

son odeur ? Pourquoi ma mère ne me tend-elle pas les bras ? Tout mon être la désire, implore que ses doigts me touchent, aspire à ce que ses mains me caressent, me prennent, me devinent, me découvrent. J'ai tellement besoin que ma mère attrape la vie qu'elle vient de donner, qu'elle ressente l'envie d'accueillir le bébé sorti de son ventre... Une fille... Un garçon... Mais il est trop tard, je suis déjà dans les griffes d'une autre.

La réalité est choquante, la perte si brutale qu'il m'est impossible de concevoir le rejet de ma mère. Je n'ai plus la capacité de réfléchir et de réagir. L'horreur de la scène me glisse dessus, je suis à la surface de ma vie en état de sidération. J'occulte ma blessure, si profonde soit-elle. Un terrible mal de terre s'est emparé de moi. Navigatrice en solitaire, perdue en pleine mer, je suis vent debout face à un océan de solitude. La traversée se présente salement.

— Elle est frigorifiée, emmenez-la à côté, le pédiatre va s'occuper d'elle... Tout de suite ! ordonne la sage-femme d'une voix si grasse qu'elle me sort de ma torpeur.

Tout cela ne doit-être qu'un mauvais rêve ! Arrachée du ventre de ma génitrice, comme le plus vulgaire des chiens, une peur atroce monte en moi, j'en ai le gosier serré : exister dans ce monde sans elle, est terrifiant. Tenue de me sauver, je ne sais comment faire. Subitement une brûlure intolérable me traverse le dos, mes poings se ferment, j'ai le

souffle coupé. L'infirmière vient de me poser sur le plateau métallique du pèse-bébé.

Humiliée plus que de mesure et mise en échec dans mon rôle élémentaire d'être « fille de », une blessure se creuse en moi. Difficile de comprendre qu'elle affectera ma vie tout entière !

Dans quelques minutes, ce cauchemar va prendre fin. Ma mère va revenir et je serai enfin dans ses bras. C'est certain ! Pourquoi paniquer ?

MÈRADO

— Bonjour, Margaux, la directrice est arrivée.

— Ben, j’la connais pas, moi, la directrice de l’hôpital ! rétorque la grosse qui me palpe le ventre depuis plus de trois minutes.

— Votre cerveau a dû rester chez vous ce matin ! Je vous parle de madame Crinet.

— Docteur, je suis de garde depuis hier, et croyez-moi, je n’ai pas chômé ! Ça discute fort en salle 14, et le sigle « interdit d’entrée » est toujours sur la porte ! ajoute Margaux, concentrée sur mon petit bout de cordon ombilical que la sage-femme a omis de clamber.

— Ben voilà, ce n’est pas difficile de donner une information constructive. Je vais donc attendre avant d’aller ausculter la jeune accouchée ! informe la doctoresse tout en quittant la pièce.

— Moi j’té dis, y a de l’abandon dans l’air ! ne peut s’empêcher de marmonner Margaux à sa collègue plantée à côté d’elle

Le coup porté par la langue trop affûtée de l’infirmière est si chirurgical qu’il me met K.-O. L’estocade est profonde. Quelques mots auront suffi pour anéantir définitivement mes espoirs de retrouvailles avec ma mère qui jamais ne connaîtra la couleur de mes yeux. J’en ai mal dans ma peau,

mal dans mes os : charnellement, cette maman est en moi. Mon corps la réclame à cor et à cri. Hélas, elle ne reviendra pas. Ma mère, trop ado pour me garder, trop ado pour m'assumer, n'a pu lutter. En quelques secondes, la voilà réduite à n'être qu'une mère ado, ma Mèrado !

Toutes sortes d'idées, plus odieuses les unes que les autres, me divisent. Cependant, une certitude plus élaborée que les autres domine ma rumination : m'obstiner à la vouloir auprès de moi me condamne au désarroi.

Mais mon ventre ne l'entend pas de la sorte, inlassablement, il réclame Mèrado. C'est aussi simple et brutal que ça, il veut se nourrir de ma mère. Neuf mois, collée à elle, à bouger en elle, c'est prégnant. Neuf mois à entendre son sang circuler, à sentir l'accélération de son cœur quand le dragon entrait dans la pièce, et maintenant rien. C'est abjecte ! Une odeur qui ne ressemble à rien de ce que je connais, me donne la nausée. Comment retrouver la sienne ? Impossible, elle n'est plus là, alors je suce mon poing et ferme les yeux. Il n'y aura aucun déni, nulle acception. Chercher à la remplacer, l'esquiver comme si elle n'avait jamais existé, serait une erreur qui pourrait me coûter chère ! Que faire ?

Un je-ne-sais-quoi indescriptible, si puissant de son mystère vient de décider à ma place : je ne mourrais pas de ça ! Rien ne vaut la vie.

À mon rythme, je vais digérer cette perte, à ma façon, je vais encaisser. Et même si cela va de soi, le détachement

n'est en rien naturel chez le nourrisson, la certitude d'en avoir la force habite la moindre de mes cellules. Ce vide, je vais l'affronter ! Laisser monter en mon âme ce grand rêve qui, depuis mon éternité, m'a toujours habitée : endurer la vie terrestre, m'y frotter et rencontrer la nature humaine. Les prémices de cette expérience, si dure soit-elle, se conjuguent au présent, l'heure des regrets ne peut sonner.

Peur, tristesse, solitude, colère... j'en passe et des meilleures, seront mon quotidien, c'est une certitude. Et alors !